

Clarisse convaincue, que souvent les momens que nous ravit la paresse, eussent été les plus heureux de notre vie, et que la nonchalance et la bégueulerie ne peuvent jamais produire que des privations et des regrets.

LA PETITE-VÉROLE.

Nos penchans et nos goûts changent avec l'âge; tels qui s'aimèrent dans l'enfance, se traitent avec froideur devenus adolescens, et finissent quelquefois par se haïr dans l'âge mûr. Cette pénible idée, fondée trop souvent sur l'expérience, nous avertit de nous tenir en garde contre nos affections, et de laisser à nos parens le soin de nous diriger dans le choix de nos premières liaisons.

M. de Beauvallon, dont l'immense fortune égalait les hautes dignités, habitait le premier et le second étage d'un hôtel de Paris, dont le

le rez-de-chaussée était occupé par M. de Bonneval, ancien militaire retiré du service, et propriétaire de ce même hôtel. Le troisième étage avait pour locataire M. Bertrand, homme de lettres très-distingué, dont la fortune était médiocre, et qui ne devait qu'à un travail opiniâtre son existence et le soutien de sa famille.

M. de Bonneval possédait derrière son hôtel un jardin magnifique dont lui seul avait la jouissance. Evelina, sa fille unique, y attirait souvent ses deux petites voisines, Mirza, fille de M. de Beauvallon, et Zoé, fille de M. Bertrand. Toutes les trois à peu près du même âge, et en quelque sorte élevées ensemble, s'aimaient depuis l'enfance, et passaient dans le jardin tous les instans dont elles pouvaient disposer. Poupées, joujous, bonbons, tout était en commun: on ne connaissait ni les rangs, ni les distances; rire, chanter, sauter, se distribuer mille caresses, partager entr'elles les fruits, les fleurs, en un mot ce bonheur de l'enfance, le premier et le plus pur de la vie, telle était la douce existence

existence des trois petites amies qui, jusqu'à l'âge de douze ans, ne s'étaient pas séparées d'un seul jour, et dont aucune des trois ne pouvait se passer des deux autres.

M. de Beauvallon était parvenu au plus haut rang dans la finance, tant par ses vastes conceptions, que par les nombreux services qu'il avait rendus à l'Etat. Bientôt il reçut chez lui tous les grands de la capitale, et sa société devint aussi brillante que recherchée.

M. Bertrand, au contraire, se ressentant des troubles civils et de la stagnation funeste où se trouvaient les beaux arts, qui ne floris-
saient plus en France, avait vu décroître chaque jour sa modique fortune, et s'évanouir l'aisance et le bonheur.

Quant à M. de Bonneval, riche sans ostentation, ennemi de toutes spéculations contraires à l'ordre social, n'ayant d'autre ambition qu'une honnête obscurité et le bonheur de sa fille, il n'avait vu ni diminuer, ni croître sa fortune; aussi le ton de sa maison était-il toujours le même. Son plaisir se bornait

à recevoir quelques amis sûrs, dont les talens et l'érudition pouvaient contribuer à l'éducation de sa chère Evelina.

De tous ces amis, M. Bertrand était celui dont il recevait le plus de preuves d'un sincère attachement; il regardait la jeune Evelina comme sa seconde fille, l'admettant à toutes les leçons qu'il donnait à Zoé, et lui prodiguant ses soins et sa tendresse. De son côté, M. de Bonneval répondait à ces égards en adoucissant, avec toutes les précautions que suggère la délicatesse, l'état de gêne où se trouvait souvent son respectable locataire.

Mais la fortune ne permit pas que les trois petites amies conservassent la douce intimité de leur enfance; elle leur fit entrevoir les distances qu'elle établit entre ceux qu'elle favorise ou qu'elle accable. Parvenues à l'âge de douze à treize ans, Mirza et Evelina furent atteintes de cette coquetterie si dangereuse et si commune, de cet amour-propre, de ce désir de briller, qui bientôt leur fit négliger la simple et timide Zoé. Le plaisir
d'échanger

d'échanger ensemble un joli collier, un chapeau élégant, un riche éventail et mille autres objets, leur parut préférable aux touchans entretiens de la troisième amie qui, toujours la tête nue, les cheveux retroussés sous un petit peigne d'écaille, et vêtue d'un simple fourreau d'indienne, n'avait rien à leur offrir en échange de tout ce qu'elles possédaient. Peu à peu son amitié devint un fardeau pesant: ses prévenances fatiguèrent, son instruction surtout parut ridicule. Enfin on évita sa présence, on la laissa seule au jardin; on fut même jusqu'à l'accuser de le dégarnir quelquefois de ses plus belles fleurs et de ses meilleurs fruits.

Zoé, dont la douceur était inaltérable, ne répondit à tous ces outrages que par le silence et la résignation. Elle ne descendait plus au jardin, que le matin avant le lever des deux inséparables, prétextant toujours, pour s'en défendre, une raison qui, en écartant jusqu'au moindre soupçon, les mit l'une et l'autre à l'abri de tout reproche et de tout embarras. Cependant la tristesse se peignit, malgré

malgré Zoé, sur sa jolie figure; la fraîcheur de son teint se couvrit d'une pâleur remarquable; son enjouement et ses aimables saillies firent place à une rêverie continuelle, qu'interrompaient seulement quelques soupirs douloureux. Un aussi grand changement n'échappa point à la vigilance paternelle. M. Bertrand voulut en savoir la cause; et, quoique sa fille persistât à lui en faire un mystère, pour épargner encore ses deux jeunes amies, il découvrit bientôt que leur injustice et leur ingratitude étaient l'unique cause du chagrin qui consumait Zoé. Vainement il chercha avec adresse à ramener Evelina aux devoirs de l'amitié, elle ne répondit à ses efforts qu'avec froideur et dédain: tantôt elle manquait d'assister aux leçons que M. Bertrand donnait à sa fille, tantôt elle y apportait cet ennui, cette nonchalance qui faisaient souffrir encore davantage l'honorable et généreux instituteur. Il se crut alors dans l'obligation d'en instruire M. de Bonneval, qui d'abord voulut crier et punir sa fille de son ingratitude. «Croyez - moi», dit M. Bertrand

à son ami, laissons Evelina [se livrer à tout l'éclat trompeur qui l'éblouit en ce moment : elle ne tardera peut-être pas à s'en rassasier. Ne la corrigeons que par elle-même.,, En effet l'élégante Mirza eut seule, pendant quelques mois, toutes les affections de la jeune étourdie. Se parer à qui mieux, faire et défaire mille chiffons, en varier les formes et les couleurs, exécuter ensemble une sonate à quatre mains, chanter les *duo* des *opéra* les plus modernes, étudier les pas les plus difficiles de la danse, atteindre en un mot jusqu'à la hauteur de la gavotte, telles étaient les seules occupations des deux inséparables. Bientôt la prédiction de M. Bertrand s'accomplit, Evelina, dont le père était aisé, mais sans aucun faste, ne put égaler Mirza en parures, et surtout en bijoux. Cette dernière, gâtée par un père opulent et rempli d'ostentation, était tous les jours comblée de présens au-dessus de son âge, ce qui lui donnait de grands avantages sur Evelina, qui souvent souffrait en secret de cette humiliante supériorité.

Zoé,

Zoé, au contraire, n'avait à souffrir d'aucune distance de ton et de fortune. Uniquement occupée à cultiver les beaux-arts, elle fit dans la peinture des progrès si rapides que partout on la citait déjà, tandis qu'à peine connaissait-on les deux jeunes coquettes dont elle avait tant à se plaindre.

Un événement inattendu vint, au bout de quelque temps, dessiller les yeux d'Evelina, et la ramener à la véritable amitié qu'elle avait outragée avec tant d'obstination. Elle eut la petite-vérole. Cette cruelle maladie fit sur elle d'autant plus de ravages, que son sang se trouvait échauffé par les fêtes sans nombre auxquelles elle avait assisté chez le riche et puissant M. de Beauvallon. Elle fut en peu de jours dans le plus grand danger. Zoé, oubliant en ce moment les torts de la pauvre malade, allait à chaque instant s'informer de son état; et quoiqu'elle n'eût pas encore éprouvé cette contagieuse maladie, et que son père, ennemi de la vaccine, lui eût expressément défendu d'entrer dans la chambre d'Evelina, elle ne pouvait résister

aux

aux cris douloureux que poussait à chaque instant l'amie de son enfance. Souvent elle s'approchait d'elle en cachette, et lui prodiguait les soins les plus assidus, les plus tendres consolations.

Quant à Mirza, dont l'amitié n'était que feinte, et qui redoutait la petite-vérole, quoiqu'elle eût été vaccinée deux fois, non seulement elle ne mit pas le pied dans l'appartement de la malade, mais elle obtint de son père d'aller passer à la campagne tout le temps qu'Evelina serait atteinte de cette affreuse maladie.

Le danger où se trouvait sans cesse la jeune malade, fut à un tel point, qu'un jour le médecin déclara qu'elle ne passerait pas la nuit suivante, si de quart-d'heure en quart-d'heure on ne parvenait à lui faire avaler un certain breuvage, dont il prescrivit l'ordonnance. Zoé, qui fut présente à cette visite du médecin, ne douta plus que sa jeune amie ne fût à l'extrémité. Après lui avoir prodigué tous ses soins pendant le reste du jour, elle se retira chez elle, et fit accroire

à son père qu'elle allait se mettre au lit; mais ces paroles du médecin: «de quart-d'heure en quart-d'heure, ou elle est morte,» revenaient sans cesse à son esprit, agitaient et déchiraient son cœur. «M. de Bonneval, se disait elle, est tellement accablé par les veilles et le chagrin, qu'il ne pourra passer auprès de sa fille la nuit entière. La garde-malade elle-même paraît appesantie, et peu disposée à veiller sans relâche: si elle allait s'endormir! Oh! ma chère Evelina!...» Elle part à ces mots, sort de chambre sans bruit et avec la plus grande précaution, descend à l'insu de M. Bertrand, pénètre jusqu'à l'appartement de la malade, s'avance sur la pointe du pied, écoute à la porte, et n'entend rien; elle ouvre doucement et aperçoit la garde-malade endormie dans un fauteuil, et la pauvre Evelina prête à exhaler le dernier soupir. «Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle tout bas, que je te remercie! c'est toi qui m'as inspirée...» Aussitôt elle prend le vase qui contient le remède ordonné par le médecin, soulève avec soin la tête de son amie, et

et lui fait avaler la dose prescrite, de quart d'heure en quart-d'heure; passe ensuite bien légèrement sur ses lèvres desséchées, et à travers ses paupières enflammées, une eau aromatique qu'elle laisse tomber goutte à goutte au bout d'une plume; pose sur la poitrine et sur les pieds d'Evelina des linges dont elle renouvelle à chaque instant la chaleur, et ranime ainsi par degrés les forces de la mourante.

Cependant M. de Bonneval, après quelques heures d'un sommeil pénible, s'élance hors du lit, inquiet, impatient, et vole auprès de sa fille pour étudier par lui-même son état. Il trouve, en entrant, Zoé qui remplit auprès d'elle les devoirs de sa garde-malade, et qui lui faisant signe de s'observer, lui annonce qu'Evelina respire avec moins de peine, que ses yeux commencent à s'entr'ouvrir, et que ses mains sont moins glacées. M. de Bonneval, ému de joie et de surprise, s'approche d'abord de la malade, conçoit l'heureux espoir de la conserver, et jetant les yeux sur la pendule qui marquait près de six heures,

heures, il demanda à Zoé à quelle heure elle était entrée dans la chambre de sa fille... «A minuit et demi, lui répondit-elle. Je ne pouvais venir plus tôt, de crainte de réveiller mon père. — C'est-à-dire, lui dit M. de Bonneval, que vous avez passé toute la nuit auprès de ma fille! — Oh! bien m'en a pris, ajouta-t-elle; car j'ai trouvé la garde endormie, et d'après ce qu'avait tant recommandé le médecin... — Je vous dois mon Evelina, reprit M. de Bonneval, d'une voix plus élevée, et pressant Zoé dans ses bras: oui, c'est à votre généreuse prévoyance, à votre tendre sollicitude, que ma chère Evelina sera redevable de la vie, et moi du bonheur d'être père.,»

Comme il parlait ainsi, M. Bertrand qui s'était douté que sa fille viendrait visiter la malade pendant la nuit, entra dans la chambre, et partageant l'émotion de son ami, il pressa à son tour Zoé contre son cœur, et la félicita de ce qu'elle avait fait.... «Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois, dit d'une faible voix Evelina, à qui cette

scène

scène touchante avait rendu quelques forces. J'ai suivi toutes ses démarches, ses peines, sa fatigue, et surtout sa tendre inquiétude: non, il ne fut jamais d'amie plus vraie et plus sensible. . . . » La vieille garde, qui s'était réveillée pendant cet entretien, se confondit en excuses, et avoua également que la malade devait sa conservation à sa jeune amie. Enfin le médecin entra, et dès le premier coup d'œil jeté sur Evelina, il assura qu'elle était hors de danger, et que même il ne resterait, sur son aimable figure, aucunes traces de l'affreuse maladie qui avait menacé ses jours. . . . « Vous voyez ma libératrice, reprit Evelina d'une voix un peu plus forte: vivre et n'être pas défigurée, oh! ma chère Zoé, voilà ce que je te dois! », Zoé allait de nouveau saisir une main de son amie, et la presser dans les siennes, mais le médecin l'en empêcha; et lui annonçant que la maladie allait arriver à l'époque où son poison s'exhale et se communique facilement, il lui recommanda de ne plus approcher du lit d'Evelina, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie.

Mais

Mais l'inoculation s'était opérée, et Zoé dut payer le tribut de l'amitié. Dès le soir même un froid insupportable, un malaise affreux, les avant-coureurs ordinaires de cette maladie mortelle, s'emparèrent de tous ses sens: deux jours après la petite-vérole se déclara, et cette amie généreuse tomba bientôt dans le même état où s'était trouvée Evelina. Le docteur lui donna tous ses soins. M. Bertrand, craignant que la garde-malade ne s'endormît comme avait fait celle d'Evelina, veillait sa fille nuit et jour; et M. de Bonneval, qui avait eu grand soin de cacher à Evelina ce cruel événement, venait passer auprès de Zoé tout le temps que lui permettait la convalescence de sa fille. Tant de soins et de secours données à propos, mirent bientôt la nouvelle malade hors de danger; mais ils ne purent la préserver de plusieurs traces de ce fléau dévastateur. Zoé, loin d'être défigurée, eut toute sa vie des marques légères qui ne faisaient qu'ajouter au piquant de sa physionomie, et qui rappelaient en même temps l'amie la plus généreuse et le cœur le plus sensible. Peu

Peu de temps après, Mirza revint de la campagne, et ne craignant plus d'être exposée à la maladie qu'elle redoutait si fort, elle s'imagina pouvoir renouer la même intimité avec Evelina. Elle se flatta d'exercer encore le même empire sur le cœur de son amie, et de l'emporter sur la simple et obscure Zoé; mais le voile était déchiré. Non seulement les prestiges de l'opulence, l'éclat des grandeurs, le plaisir de briller, mais l'amitié toute entière était évanouie. Evelina ne répondit à l'empressement et aux prévenances de Mirza, que par une politesse froide et mesurée. Bientôt leur liaison s'affaiblit: la brillante Mirza s'abandonna au tourbillon du grand monde; son père quitta la maison de M. Bonneval, pour aller habiter seul un riche hôtel qu'il venait d'acheter. Evelina et Zoé se trouvèrent par-là débarrassées d'un tiers importun: alors elles revinrent chaque jour dans le beau jardin de M. de Bonneval; elles cultivèrent ensemble des fleurs; mirent en commun leurs goûts, leurs talens, leurs plaisirs, et firent la douce épreuve qu'une amitié,

amitié, fondée par la reconnaissance et la délicatesse, ne s'éteint qu'à la mort.

LA ROBE BRODÉE.

Madame de Rémival, veuve d'un avocat célèbre, habitait le Marais, où elle vivait dans une médiocre aisance, avec ses deux filles, Clara et Jenny. La première avait des traits réguliers, une taille noble et imposante; mais tous ces avantages étaient altérés par un coup d'œil à la fois dur et fier, qui annonçait un caractère difficile et un esprit impérieux. La seconde, au contraire, sa cadette d'un an, doublait l'éclat de son teint et d'une figure agréable, par un maintien simple et modeste, une grâce naïve, et surtout par un coup d'œil qui semblait dire: "Je ne suis pas faite pour briller; je ne désire que d'être aimée."

La